



Cultura

Revista de História e Teoria das Ideias

Vol. 29 | 2012

Percursos da Filosofia do Conhecimento no século XX
em Portugal e no Brasil

Quelle importance ont les noms d’auteurs dans le discours historique?

Les savants, les puissants et les inconnus

The importance of authors names in the process of writing history. The knowledgeable, the powerful and the unknown

Mirna Velcic-Canivez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cultura/1114>

DOI : 10.4000/cultura.1114

ISSN : 2183-2021

Éditeur

Centro de História da Cultura

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 157-178

ISSN : 0870-4546

Référence électronique

Mirna Velcic-Canivez, « Quelle importance ont les noms d’auteurs dans le discours historique? », *Cultura* [Online], Vol. 29 | 2012, posto online no dia 04 novembro 2013, consultado a 01 maio 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/cultura/1114> ; DOI : 10.4000/cultura.1114

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© CHAM — Centro de Humanidades / Centre for the Humanities

Quelle importance ont les noms d'auteurs dans le discours historique?

Les savants, les puissants et les inconnus

The importance of authors names in the process of writing history. The knowledgeable, the powerful and the unknown

Mirna Velcic-Canivez

1. Introduction

1.1. L'histoire comme écriture dialogique

- 1 Comme tout discours de savoir, l'histoire est une écriture dialogique au sens où elle s'appuie sur les écrits d'autres spécialistes. Ce dialogue se manifeste sous les différentes formes de références aux auteurs scientifiques et à leurs écrits, le principal indice étant le nom propre d'auteur accompagné lui-même d'autres indices (le titre d'un ouvrage, l'année de sa parution, le concept-clé ou le thème de la recherche). On parle de marqueurs de scientificité et de référencement des sources.

1a. G. Duby: L'histoire continue

1b. Duby (1991, 65)

1c. le Duby de la France féodale

- 2 La spécificité de l'écriture historique, comme d'un bon nombre d'écrits et de pratiques en sciences humaines, est de s'appuyer aussi sur des écrits qui ne relèvent pas du discours de savoir : actes juridiques, correspondance personnelle, testaments, registres, récits de voyage, récits de témoignage. Ces écrits constituent une matérialité documentaire signée par des acteurs de l'histoire que Foucault identifiait comme «des formes soit spontanées, soit organisées de rémanences»¹. Dans la mesure où l'histoire prétend être une connaissance sur traces et indices² cette matérialité documentaire signée est d'une

importance capitale. Néanmoins elle est loin d'être homogène car ceux que l'on appelle les «acteurs de l'histoire» peuvent être des signatures immédiatement reconnaissables ou, au contraire, des noms non identifiables. Dans le premier cas leurs noms désignent des puissants (rois, notaires, diplomates, artistes, écrivains, etc.); dans le deuxième, des inconnus. C'est dire qu'il se constitue un ordre hiérarchique de propos et de signataires sur le terrain de l'histoire, une certaine dénivellation des écrits utilisés et une discrimination des noms de référence. Il est possible de les répartir en trois principaux ensembles: *les savants* (noms d'auteurs scientifiques), *les puissants* (noms de signataires illustres, noms de personnages historiques) et *les inconnus* (noms de témoins, signataires dénués de toute notoriété). Ces trois catégories sont, bien entendu, provisoires et insuffisantes.

- 3 Dans son livre: *Les mots de l'histoire*, J. Rancière, en parlant de l'écriture de Michelet (*l'Histoire de la Révolution française*), attire l'attention sur un acteur nouveau, un nouveau partenaire de l'historien, le peuple, les pauvres qui quittent la masse des anonymes et entrent dans l'univers des êtres parlants:

Il n'y a pas de mots sans corps, de noms de rien ou de personne. Au ressentiment infini contre la tromperie des homonymes on peut opposer le règne général de la synonymie *dès lors qu'on donne aux mots non leur référent, toujours hasardeux, mais la voix par laquelle ils ont un corps.*³

- 4 Rancière est très critique à l'égard de la poétique de Michelet car il s'agit d'une poétique historique à effet trompeur (il lui reproche un excès de mots): au nom d'une histoire savante, l'historien fait parler son nouveau partenaire – les pauvres – en le faisant taire: «(...) est né ainsi sur le terrain de l'histoire un *témoin muet*»⁴.
- 5 Cette critique situe l'écriture de l'histoire au cœur des sciences du texte et, particulièrement, de la linguistique de l'énonciation car il s'agit de problématiser l'intégration de la parole des inconnus dans l'histoire savante et, de ce fait, la constitution des identités énonciatives et discursives. Plus précisément encore, il s'agit d'articuler le rapport du nom propre à la voix et à la matérialité d'un corps.

1.2. Les noms d'auteurs comme dispositif de validation

- 6 L'individu désigné par le nom propre anthroponymique est identifié, dans la plupart de ses emplois, comme un autre par rapport au sujet énonciateur. D'où l'une des spécificités du fonctionnement discursif du nom propre de personnes : dans le discours, le nom propre (désormais: Npr) renvoie à la personne qui n'est pas censée parler. Celle qui parle est désignée par un autre signe, par «je». Le pronom «je» marque l'identité subjective d'une personne, tandis que le nom propre marque son identité objective (ou objectivée)⁵. Autrement dit, pour faire parler un nom, il faut lui attribuer une voix. C'est dans l'attribution des voix aux noms anthroponymiques que se jouent les différents modes de matérialisation des protagonistes du discours historique, les différentes images de leurs corps. Rancière y voit, à juste titre, (et en suivant entre autres, les travaux célèbres de Hayden White) des modèles poétiques du discours historique. Il situe cette poétique dans un processus de légitimation d'une histoire savante. C'est pourquoi, du point de vue de l'énonciation et de la linguistique textuelle, les propos d'autres auteurs utilisés dans le discours historique et, surtout, le maniement de leurs signatures⁶ deviennent les moyens d'un savoir-faire rhétorique: ils font partie d'un dispositif de validation de l'écriture historique.

- 7 Ce dispositif est hétérogène. L'on peut constater d'entrée de jeu que les différentes séries de signatures fonctionnent différemment dans la légitimation du discours historique et que le fameux rapport à la voix et au corps varie considérablement. D'où l'objectif de cette étude. Je m'interrogerai notamment sur la spécificité des signataires inconnus en les confrontant, d'une part, aux noms des historiens savants et, d'autre part, aux noms des personnages historiques puissants. Pour ce faire, je vais utiliser des arguments à la fois linguistiques et sémiotiques qui font ressortir quelques spécificités des noms d'auteurs. Pour commencer, j'évoquerai rapidement quelques points relevant de la problématique du Npr, question importante au sein de la linguistique de l'énonciation et de la tradition philosophique du langage.

2. Le nom propre comme désignateur rigide

- 8 Ce que nous savons depuis un siècle de débat linguistico-philosophique sur le statut du Npr dans la langue et sur sa signification, c'est que les Npr représentent des constantes logiques. Traditionnellement, les logiciens analysent leur signification en termes de dénotation, la dénotation d'un signe étant « ce qu'il désigne ». Ce qui est désigné par le Npr, correspond à une *entité extralinguistique*. De plus, cette tradition logique implique interconnexion entre le nom propre et la description définie. L'idée est la suivante: le nom propre correspond à une description définie telle qu'elle permet l'identification du référent. Par exemple, dans l'énoncé (2):

2. Georges Duby est l'auteur des *Temps des Cathédrales*.

- 9 les deux termes: *Georges Duby* et *l'auteur des Temps des Cathédrales* correspondent de toute évidence dans la mesure où les deux ont pour fonction de désigner un individu particulier. Les deux termes – le Npr et la description définie – sont des désignateurs.
- 10 Le nom propre correspond à une description définie, mais l'individu désigné par le Npr ne correspond pas *nécessairement* à cette description. C'est ce que constate Kripke⁷ qui conteste les interprétations descriptivistes des Npr. La description permet de déterminer le référent du nom, d'associer au nom des propriétés qui rendent l'individu désigné identifiable. Cependant, deux observations en découlent: a) le Npr ne permet pas de connaître *a priori* les propriétés singularisantes du référent; b) les propriétés fournies par les descriptions ne sont pas en général des propriétés *nécessaires* de l'individu désigné (*Michel* est l'ami de Claire. *Michel* est le père de François. *Michel* est l'organisateur de deux journées d'étude, etc.). C'est pourquoi le Npr n'est pas, selon Kripke, un moyen d'*identifier* un particulier, mais un moyen de *référer* à un particulier. L'exemple l'illustre bien: on peut effectuer un acte de référence réussi en employant un nom propre sans être en mesure de fournir une propriété permettant d'identifier le porteur du nom puisque le référent visé ne dépend aucunement des propriétés que *possède* le particulier en question. C'est ainsi que les noms propres, selon Kripke, n'auraient pas de sens (descriptif).
- 11 Ces quelques prémisses et arguments logiques ont influencé des linguistes. Marie-Noëlle Gary-Prieur confirme l'hypothèse logique selon laquelle le Npr et la description définie n'ont ni le même statut dans la langue ni les mêmes visées désignatives. En effet, le Npr est un désignateur qui pointe directement sur un individu (comme les démonstratifs); il le désigne sans l'intermédiaire d'une description singularisante, sans l'intermédiaire d'un concept. Son sens est instructionnel car il nomme le référent sans le décrire. En revanche,

la description définie (*l'auteur des Temps des Cathédrales*) décrit le référent visé par le Npr dans son rôle ou dans sa fonction. Elle implique un rapport à la vérité et impose la vérification des propriétés constituant le sens du nom propre.) Le Npr se définit donc essentiellement par sa relation à un référent. Il désigne directement et serait donc proche de la déixis.

2.1. L'acte de nomination

- 12 Ce que les linguistes voient comme fondamental dans la conception de Kripke, c'est l'acte de nomination (acte de baptême): «un nom propre est attribué à un individu, et toute utilisation ultérieure du nom renvoie à cet acte premier»⁸. Autrement dit, dès lors qu'un particulier a reçu tel nom, le nom propre désigne nécessairement cet individu. D'où l'idée d'une certaine rigidité que les linguistes influencés par les arguments de Kripke associent au Npr: le Npr est envisagé comme mode de désignation rigide; la description serait une désignation accidentelle. L'acte de nomination serait l'élément crucial de la rigidité référentielle du Npr : «Chaque énoncé actualise un lien dénominatif fixé par un énoncé logiquement antérieur, et c'est cette référence à un événement – l'acte de nomination – qui constitue un élément de stabilité dans la référence des noms propres»⁹. Cela explique pourquoi le Npr ne dit pas qui est l'individu désigné. Il ne dit pas quelle est son identité. Le Npr désigne directement et rigidement le même individu dans tous les mondes possibles, quelles que soient les propriétés réelles ou supposées qu'on attribue au porteur de ce nom.
- 13 Par ailleurs, l'acte de nomination est forcément un acte de parole. Ce que le Npr désigne, «c'est l'existence donnée à la chose nommée dans le langage et non l'existence extralinguistique réelle de la chose»¹⁰. C'est pourquoi certains linguistes estiment que le contenu sémantique du Npr en tant que signe dépend entièrement de l'énonciation, que l'acte de parole est inscrit dans le sens même du Npr¹¹. Dans la perspective de cette hypothèse pragmatique, la nomination et la dénomination se trouvent au cœur de la définition du Npr: le sens du Npr serait dénominatif et instructionnel¹².
- 14 Le Npr ne serait donc pas seulement une forme de langue ; il se définit surtout en fonction de sa dépendance du contexte puisque l'acte de parole est inscrit dans le sens même du Npr¹³. C'est pourquoi il s'agit aussi d'une forme du discours, forme dotée d'un important potentiel de mobilité. Mais c'est précisément dans le discours que l'hypothèse de la rigidité référentielle du Npr peut paraître problématique. Elle pose des problèmes dans la mesure où la réalité discursive ne se limite pas aux «énoncés», unités linguistiques dotées de significations plus ou moins stabilisées; elle implique les «textes». Dire que le Npr dépend entièrement de l'acte de parole vaut surtout pour son emploi dans les *textes*. C'est pourquoi il ne suffit pas de partager l'idée selon laquelle le sens des Npr est «beaucoup plus sensible que celui des Nc à l'influence sémantique du discours et plus généralement du contexte dans lequel il s'inscrit»¹⁴. Il faut aller plus loin et préciser que cette dépendance du contexte ne s'articule pas de la même manière s'agissant de l'actualisation du Npr dans l'énoncé et dans le texte.

2.2. Le statut du contexte : énoncé vs. texte

- 15 Dans les textes, le rapport au contexte, au monde et à la vérité n'est pas celui auquel nous habituent les analyses des énoncés. Ce rapport change au cours de «l'acte de parole»

puisque l'énonciation textuelle ne se définit pas seulement en termes du rapport du sujet à la langue, en termes de «paramètres donnés», mobilisés par un acte de parole individuel. L'énonciation textuelle se définit avant tout en termes de *relation* entre les personnes de discours. Cette relation est fondamentalement inconstante, sujette à modifications car l'idée que l'énonciateur se fait de son destinataire change *pendant* l'acte même de parole. En comparaison avec l'acte de parole donnant lieu à un énoncé, la «mise en texte» se constitue comme un «acte processualisé». Il se conçoit plutôt comme un «événement de parole» ou un «événement de langage» au sens bakhtinien du terme («*sobytye vyskazyvanija*»). Le passage de l'énoncé au texte s'accompagne donc d'une transformation de l'acte en événement de parole et nous éloigne d'une logique centrée sur le résultat. Cette processualisation affecte la conception même de la relation entre les interlocuteurs. Celle-ci ne peut plus être considérée comme celle d'un agent qui se trouve face à un récepteur situé *en dehors* de l'énonciation ; elle se conçoit plutôt comme celle de protagonistes engagés dans le même événement, *partageant* la responsabilité de l'énonciation et se situant, par conséquent, autant *en dehors* que *dans* l'événement de parole. En somme, avec le texte, il ne s'agirait plus d'un acte individuel, mais d'un événement qui se réalise comme une relation (ou une multiplication de relations) entre les protagonistes impliqués. C'est là que résident les principales raisons d'un nouveau rapport au contexte s'agissant de «la mise en discours» de la langue : le contexte d'un texte occupe un espace fondamentalement *intertextuel*. Celui-ci n'est pas extralinguistique par rapport au texte comme il est dit extralinguistique *par rapport* à l'énoncé.

2.3. L'actualisation du Npr dans le discours

- 16 Du point de vue épistémologique, il est évident que l'articulation du rapport entre la langue et le discours nécessite la confrontation de deux types d'actes de parole: l'un donnant lieu à l'énoncé et l'autre donnant lieu au texte. Quels impacts sur le Npr et sa référence? Dans la perspective d'un événement textuel, il se produit sur le plan de l'identification des référents discursifs un décalage entre les référents *visés* (par l'énonciateur) et les référents reconnus ou susceptibles d'être *reconnus* (par le destinataire). Ce décalage est constitutif de la référence des anthroponymes lorsqu'il s'agit de leur actualisation dans les textes. Dans le texte, à la différence de l'énoncé, la saturation des référents reste un processus plus ou moins inachevé: l'identification ainsi que la reconnaissance ne sont pas définitives car les manifestations discursives des personnes nommées – la voix, le visage, le corps – peuvent compliquer, mettre à l'épreuve, voire brouiller l'accès aux référents visés, désignés par les Npr. Par conséquent, un lien dénominatif, quoique fixé par un énoncé (ou par des énoncés) logiquement antérieur(s) ne constitue pas *nécessairement* un élément de stabilité des anthroponymes. L'acte de nomination situe le Npr dans l'énonciation, certes. Mais la nomination n'affecte pas la référence de la même manière s'agissant de l'actualisation des Npr dans l'énoncé et dans le texte. Cette distinction épistémologique, souvent négligée par les spécialistes de l'énonciation, s'avère être particulièrement importante quand on aborde la question des noms d'auteur.

3. Noms d'auteurs: une spécificité référentielle

- 17 La linguistique textuelle intègre clairement une dimension énonciative à la question de l'auteur et à son nom en apportant des distinctions supplémentaires. Elle distingue le nom d'auteur, désignant le garant du texte et la voix qui construit les figures du garant dans le texte, son *Ethos*. Mais il y a un troisième niveau d'analyse: c'est l'inscripteur ou *scriptor* – la main, le rédacteur, la trace d'un corps. Cette distinction à trois niveaux permet de confirmer plus ou moins les arguments sémantiques qui permettent de tenir séparés le Npr d'auteur et la description définie en stipulant que le nom propre renvoie à l'auteur, tandis que la description définie renvoie au scriptor ¹⁵. C'est donc un argument énonciatif et textuel pour la thèse que les deux expressions référentielles ne peuvent pas correspondre entièrement. Mais cet argument va aussi dans le sens d'une autre thèse qui est que le nom d'auteur n'est pas garant de l'identité de la personne qui écrit. En somme, le N d'auteur *cautionne* l'écrit auquel il est apposé mais ne garantit pas l'identité de l'auteur.
- 18 Il en découle une spécificité référentielle du nom d'auteur: un nom d'auteur est un nom et, en même temps, un acte de validation. Son référent est déterminé par l'institution de la signature. D'où une distinction importante qui sépare les noms d'auteur et les Npr de personnes. Le nom d'auteur serait un désignateur rigide parce que c'est un Npr. Mais ce n'est pas le même type d'acte qui stabilise les noms d'auteur et les Npr de personnes: les noms d'auteurs relèvent de l'acte de signer et non pas d'un acte de baptême, tel que connaissent les Npr de personnes.
- 19 Cette spécificité référentielle du nom d'auteur se confirme par le fonctionnement de notre première catégorie de signataires qui sont des auteurs dits «scientifiques»: les savants.

3.1. Noms de signataires savants: noms de renom, associés aux titres, dissociés du corps

- 20 Les signataires savants permettent d'éclairer davantage ce lien de caution qu'apporte le nom à l'écrit auquel il est apposé. En effet, ce lien est organique car celui qui est désigné serait autre si l'œuvre était autre. C'est pourquoi il est possible de dire avec Foucault ¹⁶ que le nom d'auteur n'est pas vraiment un anthroponyme. Il représente plutôt la fonction auteur.
- 21 Les noms d'auteurs scientifiques donnent parfaitement raison à Foucault car ils permettent de classer et de discriminer les textes auxquels ils sont associés. Mais leur pouvoir de classification et de discrimination ne s'épuise pas dans la relation qu'ils entretiennent avec les écrits dont ils sont la signature. Les noms d'auteurs deviennent des critères de valorisation – positive ou négative – des textes et des auteurs qui font appel à eux. Il est toujours très intéressant d'analyser comment la figure de l'auteur-savant, son *ethos* ou son *positionnement* se dessine à travers le maniement de noms d'autres auteurs. Ainsi les noms des savants sont envisagés par les analystes de discours comme «lieux d'ancrage» du débat théorique. Ce passage signé par Jacques Le Goff peut servir d'exemple :
4. Paul Veyne, étudiant l'évergétisme grec et romain a admirablement montré comment les riches ont alors «sacrifié une partie de leur fortune pour laisser un

souvenir de leur rôle» (1973, p. 272) et comment (...) Georges Balandier donne l'exemple des Bété du Cameroun pour évoquer la manipulation des «généalogies» dont on sait le rôle qu'elles jouent dans la mémoire collective des peuples sans écriture (...)

Il incombe, en effet, aux professionnels scientifiques de la mémoire, anthropologues, historiens, journalistes, sociologues de faire de la lutte pour la démocratisation de la mémoire sociale un des impératifs prioritaires de leur objectivité scientifiques. S'inspirant de Terence O. Ranger (1977) qui a dénoncé la subordination de l'anthropologie africaine traditionnelle aux «sources «élitistes» et notamment aux «généalogies» manipulées par les clans dominants, Alessandro Triulzi (1977) a appelé à la recherche de la mémoire de l'«homme commun» africain.¹⁷

- 22 En développant les enjeux de la mémoire pour l'historiographie, l'auteur se réfère successivement aux travaux d'autres savants: P. Veyne, G. Balandier, T. O. Ranger, A. Triulzi. Leur parole et leurs idées sont signalées systématiquement par l'association de leur nom à l'année de la publication de leurs travaux et/ou au numéro de la page comportant les expressions ou extraits cités ou paraphrasés. Le lien qui lie ces noms aux écrits dont ils sont la signature est un lien matérialisé au sein d'un autre discours académique. Ce lien est rendu «visible» à l'aide d'une série de conventions afin de permettre l'identification de ces noms (et leur reconnaissance) en tant que «signataires savants». Plus ce lien entre un nom d'auteur et un titre (une année de publication ou une expression citée) est standardisé, plus le référent du nom s'éloigne de la matérialité d'un corps et plus les noms servent de «balises identifiant les sources du savoir»¹⁸. Dans le discours d'un autre, les noms d'auteurs savants reçoivent le statut d'indices de scientificité.
- 23 Il en découle que les auteurs savants sont des signatures dont le pouvoir de légitimation a une double visée. Ils cautionnent la matérialité textuelle à laquelle ils sont apposés. En même temps, lorsqu'ils sont mis en relation d'une manière évidente avec un titre ou une citation, avec une année de publication et un numéro de page, ils inscrivent celui qui les utilise comme sources du savoir dans un champ de recherche spécifique, dans une école, dans un courant épistémologique. Ainsi, ils crédibilisent l'auteur qui fait appel à eux en lui permettant de trouver une place dans la communauté des signataires savants. En somme, les noms d'auteurs savants permettent à l'auteur qui fait appel à eux de se démarquer d'autres auteurs et de se faire un nom.
- 24 Les noms des savants sont doublement associés à une matérialité textuelle. Qu'ils soient apposés à une publication en tant que «signature» ou qu'ils servent de balises identifiant les sources du savoir historique dans le discours d'un autre, ils sont dissociés de l'identité d'une personne, de son corps¹⁹.
- 25 Le fonctionnement des auteurs dits «inventés», comme Botul sur le terrain de philosophie, l'auteur de *La vie sexuelle* d'Emmanuel Kant, ou comme Ike Antkare du côté des sciences informatiques, ou encore, dans le domaine littéraire, le cas de Julien Torma dont nul n'a jamais pu prouver la non-existence²⁰, confirment parfaitement l'indépendance du nom d'auteur par rapport à un corps susceptible d'être attribué à une personne²¹. Chacun de ces noms est apposé comme nom d'auteur par d'autres à une œuvre entièrement fabriquée par d'autres. Et pourtant, ces noms circulent dans une communauté de signataires savants, associés à un ou plusieurs titres, à des publications remarquées. Celles-ci sont recensées et citées. Botul, philosophe fantôme, tout comme Ike Antkare, informaticien dont les publications sont citées plus souvent même que celles

d'Einstein, sont des savants à part entière car ce sont des noms de renom. En se référant à leurs écrits, en les citant, on leur attribue des voix et on les fait parler. Ces noms sont aptes à se construire une réputation et à occuper une place dans une communauté d'auteurs alors qu'ils ne peuvent être rattachés à aucun corps, à aucune personne. Leur identité est entièrement fabriquée par d'autres et représente une pseudo-identité. Néanmoins, tout en étant des exemples de supercherie, ces noms confirment le lien qui lie un Npr d'auteur savant à un ou à plusieurs titres. C'est dans le lien à un univers textuel que les savants trouvent leur stabilité référentielle. En même temps, ces noms sont dotés d'un important potentiel de mobilité. D'où la principale caractéristique des savants: leur référence est doublement dépendante. Ces noms s'appuient sur une matérialité textuelle dont ils sont la signature; en même temps, ils comptent avec la parole d'autrui. C'est la parole d'autrui qui cultive le renom, voire le mythe d'un auteur savant. Et le maintient d'un tel renom ne s'appuie pas forcément sur l'interprétation des textes auxquels le nom évoqué est apposé. La réputation d'un nom savant est maintenue par le discours des autres qui le font circuler dans leur propre oeuvre.

- 26 Cette double dépendance des savants – noms à la fois stabilisés et extrêmement mobiles – se confirme en partie lorsque l'on s'apprête à analyser d'autres catégories de signatures, lorsqu'on passe des écrits référencés comme «sources du savoir» à la catégorie des «documents», signés par les différents *acteurs* de l'histoire. Leur signature, tout comme celle des savants, cautionne les écrits auxquels elle est apposée. Mais ces noms ne représentent pas des noms auxquels il serait possible d'associer un titre, l'année d'une publication, une problématique, des thèmes ou des concepts récurrents. Les puissants sont des noms de pouvoir et de renom, certes, mais leur référence n'est pas fondée sur un lien organique avec une oeuvre. Leur référence dépend du statut social et politique de leurs porteurs. Autrement dit, le statut référentiel des puissants diffère de celui des savants. Par conséquent, leur intégration dans le discours d'une histoire savante donne lieu à un mode de validation bien spécifique.

3.2. Noms de signataires puissants: noms de renom, associés à un corps

- 27 Les historiens médiévistes qui se sont penchés sur l'étude des manières de sceller les actes royaux et diplomatiques ont apporté beaucoup d'éclairage dans ce domaine. Leur intérêt porte, par exemple, sur l'échange épistolaire diplomatique des rois, des princes et de leurs chancelleries (entre le 13^e et le 15^e siècles). La signature apposée aux lettres rédigées dans l'entourage immédiat du roi est liée à la notion d'autographie. Elle est donc étudiée comme marque d'individuation mais aussi dans le cadre d'un dispositif à la fois d'authentification et de validation²².
- 28 On comprend l'intérêt des historiens pour la signature dans les milieux du pouvoir : les noms du personnel de chancellerie comme du souverain lui-même sont à la fois des «signes très personnels» – la trace laissée par le corps car signature autographiée²³ – et des «signes politiques forts» puisqu'ils disent l'individu par rapport à une communauté et un ensemble de réseaux. Les noms des puissants évoquent l'individu, la qualité, la fonction et, par là, affirment l'autorité et le pouvoir²⁴. Mais ces signatures représentent des noms auxquels il est possible d'associer la matérialité du corps. Par conséquent, elles ne représentent pas seulement les actes qui cautionnent les écrits auxquels elles sont apposées; elles représentent des signes d'authentification! D'où leur principale

caractéristique: ce sont des noms, des actes *et* la trace matérielle d'un corps. Ce sont des noms d'auteurs car indissociables des supports écrits qu'ils cautionnent et authentifient. Ce sont des actes au sens pragmatique, à l'instar de toute signature, dans la mesure où ils transforment un support en acte. Ce sont également des actes au sens politique ou juridique puisque ces signatures transforment les supports écrits en documents de pouvoir. Mais ces noms affirment aussi la personnalité du signataire et transforment les documents signés en documents «authentiques»²⁵.

- 29 D'où l'importance des noms des puissants sur le plan de la légitimation du discours historique: les documents validés par les signataires de pouvoir et évoqués au sein d'une histoire savante valorisent l'historien non seulement comme quelqu'un qui a accès «aux connaissances, aux *sources du savoir*», mais aussi comme quelqu'un qui possède «*des objets de connaissance*», objets qui le rapprochent d'une réalité autre. De ce fait, son discours se lit comme «une histoire bien fondée», c'est-à-dire, comme une écriture fondée non seulement sur les *textes* d'autres savants mais aussi sur des *objets authentiques*, appartenant à une autre époque. Parce que ces supports écrits font reconnaître dans un nom illustre une fonction politique, un statut social et surtout la matérialité du corps du signataire, ils sont susceptibles de nous rapprocher d'une réalité historique au point d'en être la preuve. En ce sens, les signataires puissants représentent un instrument décisif des documents-preuves.
- 30 Cependant la puissance de ces noms est relative. Les études montrent comment l'évolution des formes du sceau s'accompagne de la croissance du nombre de documents ainsi que de la multiplication de leurs nouveaux usages et comment la multiplication des usages vide la signature de sa substance. Avec les formes de reproduction et de mise en scène du nom qui est de plus en plus tracé par d'autres que l'intéressé (par des secrétaires de confiance ou par des notaires), ce signe d'authentification se dépersonnalise. Il est de moins en moins une affirmation de la personnalité du signataire et devient de plus en plus une convention, un signe de validation parmi d'autres. Autrement dit, la relation avec la matérialité du corps qu'implique une signature autographiée n'est évidemment pas un critère de stabilité fiable pour expliquer, du côté des puissants, la constitution des documents-preuves. Or, dans les noms des puissants nous reconnaissons non seulement des fonctions sociales ou politiques mais aussi des protagonistes de l'histoire qui sont de ce fait associés plus ou moins à la matérialité du corps. D'où vient ce lien entre le nom et le corps, indispensable, nous l'avons montré, dans la constitution des documents-preuves?
- 31 Les signataires puissants ressemblent aux savants au sens où les deux séries de noms dépendent du discours d'autrui, plus précisément, de la voix de l'historien. Cependant, dans le discours d'un autre, les deux séries de noms n'ont pas la même référence : les savants représentent toujours des noms d'auteurs car indissociables d'une matérialité textuelle, tandis que les noms des puissants peuvent être facilement dissociés de la matérialité documentaire qu'ils authentifient. Les souverains, les princes, les prêtres, leur entourage, le personnel de chancellerie se laissent *décrire* ou *raconter* en fonction de leurs actes, leurs qualités, leurs propos tenus, en fonction des événements auxquels ils ont participé et des changements qu'ils ont initiés. Leurs noms désignent ceux *dont* on parle et font partie de l'*objet* de discours. Un extrait de Pierre Goubert à propos de Charles VIII illustre bien ce changement dans le fonctionnement du nom Charles VIII:

5. Ayant fièrement redonné à ses voisins, pour s'assurer de leur neutralité, des provinces péniblement acquises par son père (Artois, Franche-Comté, Roussillon),

Charles VIII cheminait en septembre 1494 vers la riante Italie, accompagné de quinze à vingt mille combattants (...)

Roi de France, il voulait aussi être roi de Naples comme jadis ses grands-oncles d'Anjou. Avec ses jeunes et brillants compagnons, il rêvait d'une croisade contre les Infidèles, et même de la couronne impériale d'Occident, peut-être aussi d'Orient et pourquoi pas les deux? (...)

En effet, l'expédition commencée dans la facilité et les fêtes (...) Le royaume de Naples fut occupé au terme d'une fulgurante promenade de santé. Mais sa perte fut aussi rapide que sa conquête. Le roi dut rebrousser le chemin au bout de trois mois. (...) Au sortir de l'Apennin, il lui fallut bousculer l'armée des coalisés (...) pour regagner le doux val de Loire où le roi mourut en 1498 à 28 ans, pour avoir heurté une porte basse de son château d'Amboise.²⁶

- 32 Dans cet exemple, le nom de Charles VIII n'est ni la signature, indice d'un acte de validation, ni l'instrument de la preuve. Son référent se constitue à l'image d'un individu habité par ses ambitions, qui mène des conquêtes militaires, qui essuie des échecs et qui meurt par accident, victime d'un hasard. Il est donc humanisé au sens où il se constitue dans la relation avec un corps humain. En tant que signataire d'une lettre (voir annexe 1), Charles VIII est un nom de pouvoir dans lequel nous reconnaissons une personne qui a agi sur l'histoire, en somme, un acteur de l'histoire.
- 33 Les noms des puissants se distinguent donc des noms des savants au sens où les puissants sont susceptibles d'avoir un double fonctionnement référentiel au sein de l'écriture de l'histoire: ce sont des noms d'auteurs *et* des noms de personnages historiques. Et c'est plutôt en tant que *personnages* que ces noms reçoivent un corps et, par conséquent, une certaine stabilité référentielle. Dans cet espace fondamentalement intertextuel que représente l'écriture historique, les noms des puissants se stabilisent: les signataires se confondent avec les personnages historiques du même nom; la frontière qui permet de séparer les deux s'estompe. Dans leur signature, nous sommes amenés à reconnaître leur corps – leur physionomie – et à les identifier comme *des acteurs illustres de l'histoire*. C'est ainsi que les puissants apportent aux documents une matérialité supplémentaire: le document invite le lecteur à y voir l'acte d'un protagoniste des événements dits «historiques» et par conséquent *une preuve historique irréfutable*. Les signatures des puissants sont l'instrument d'une telle preuve. (Ce que les savants en tant que balises de scientificité ne possèdent pas.) En d'autres termes: reconnaître une signature comme «instrument de la preuve» suppose la possibilité de lui attribuer un corps. En effet, une part importante du travail de l'historien porte sur la matérialité susceptible d'attribuer un corps aux noms d'auteurs.
- 34 Mais quel peut être l'intérêt de l'historien de se tourner vers les écrits signés par des inconnus? De quelle capacité de légitimation, de quelle force de persuasion peut-il s'agir lorsque la signature est un nom sans aucun renom?

3.3. Noms de signataires inconnus: noms sans renom, la voix et la silhouette

- 35 Je vise ici une pratique historienne de plus en plus répandue: ce sont les ouvrages-recueils qui assemblent les propos autobiographiques signés par ceux qui disent avoir vécu des faits dont ils rendent compte. Ces recueils sont dirigés et préfacés par des spécialistes qui ajoutent des notes en bas de page, rédigent les annotations, donnent les titres, etc.²⁷

- 36 Les propos autobiographiques signés par des inconnus peuvent contribuer à la valorisation de l'écriture historique lorsque l'historien décide de faire appel à eux. Cependant ce pouvoir n'est pas conditionné par la notoriété de la signature. A la différence des savants et des puissants, les signataires inconnus ne se laissent attribuer ni des publications, ni des corps de personnages historiques. Ils ne représentent ni une fonction, ni une autorité politique ou sociale. Ce sont des noms sans aucun renom et leurs porteurs sont inconnus. Mais leur pouvoir de légitimer une histoire savante réside dans la nature du propos auquel ils sont liés, c'est-à-dire, dans son genre : les inconnus signent des propos ou des écrits *autobiographiques*. Nous savons que les anthroponymes, d'une manière générale, ne parlent pas; mais ce sont des marqueurs de subjectivité au sens où l'une de leur propriétés est de pouvoir nommer des sujets parlants²⁸. C'est particulièrement pertinent sur le terrain des genres autobiographiques qui se définissent par un lien d'identité entre le signataire et le narrateur, les deux instances désignant la même personne. Le nom de la signature y serait donc aussi le nom du «je»²⁹. D'où la spécificité du discours autobiographique: actualisé à la 1^{ère} personne, il met en scène des expériences vécues, attribuables non seulement à celui qui parle mais également à celui qui signe. Il est donc clair que ces signatures représentent des signes très personnels et qu'elles cautionnent des actes spécifiques : les noms des inconnus certifient des actes de témoignage.
- 37 L'intégration des témoignages dans une histoire savante ne peut être ni automatique, ni directe. C'est un processus de transformations multiples qui demande de l'historien un important travail de préparation. Ce travail se définit comme une «sélection préalable des faits et des valeurs»³⁰ et conduit l'historien à la préparation des arguments et, finalement, à la constitution des preuves. Cela explique pourquoi les ajouts de l'historien qui accompagnent les témoignages se trouvent au centre de notre analyse.
- 38 Nous visons des ajouts qui comportent des renseignements biographiques, des informations relatives au contexte historique (des dates), ou bien des renseignements portant sur le support matériel des propos assemblés (type du papier, conditions d'archivage, noms d'institution). Cette pratique historienne est intéressante car elle évite la mise en scène «d'un témoin muet» que Rancière reproche à la poétique michelétiste. Elle évite la domination de la voix d'un savant sur la parole des auteurs anonymes. C'est dire que le modèle rhétorique est ici totalement différent: pas de grand récit historique, pas d'excès de mots.

L'Exemple d'une carte postale ³¹ (voir annexe 2)

- 39 L'exemple est présenté sur une seule page: le mot signé «Adolphe» est une carte postale, encadrée par une série d'ajouts. Ceux-ci sont actualisés par des énonciateurs différents et parfois par des scripteurs différents.

Ajout 1. La voix du présentateur: le titre

- 40 Le titre crée d'emblée un «cadre» de lecture: le signataire est introduit par son prénom *et* son patronyme; le titre annonce le destinataire de la carte – les parents – et reprend en partie le mot rédigé. De plus, le titre précise la date de l'envoi en mettant bien en évidence non seulement le jour et le mois mais aussi l'année. La date est précise, mais elle est introduite par une formule d'approximation «vers», indice qui permet d'attribuer le titre à la voix du présentateur qui introduit une forte mise à distance en faisant

apparaître un sentiment de doute quant à l'exactitude des paramètres temporels inscrits dans le support. Malgré cette distance et ce flou dans la présentation du support, le mot signé «Adolphe» se lit comme une parole authentique et s'inscrit dans un moment précis de l'Histoire.

Ajout 2. Un scripteur anonyme

- 41 Le deuxième ajout sur la page n'est même pas une phrase: c'est une construction relative inscrite sur la carte postale par un scripteur sans nom à côté de l'écriture d'Adolphe. Comme il s'agit ici d'une reproduction imprimée, cet ajout est souligné et mis en italique pour se démarquer de l'écrit d'Adolphe. Le scripteur anonyme est indiqué par l'historien dans la deuxième note de bas de page par l'expression «autre écriture». Il s'agit d'un ajout supplémentaire à l'intérieur du deuxième ajout. Il faut y repérer une nouvelle mise à distance. Cette main anonyme évoque l'existence d'un intermédiaire, désigné à l'aide d'une expression indéfinie «une dame». L'intermédiaire n'est pas nommé non plus et nous ne connaissons jamais son nom. Ce que nous savons, c'est que c'est «une dame» qui a sauvé la carte de la disparition. On constate donc que ce deuxième ajout, dont nous ne connaissons pas l'auteur et dont l'auteur ne connaît pas le nom de l'intermédiaire («une dame»), est actualisé à deux voix et à deux mains, c'est-à-dire, par un scripteur anonyme et par l'historien (note 2 «autre écriture»). Cette polyphonie discrète et une tout aussi discrète mise à distance permettent au lecteur de retracer *l'historique du support*: le mot signé «Adolphe» se lit comme une parole arrachée à un ensemble d'«objets perdus», c'est-à-dire, comme un «objet retrouvé». Le lecteur est invité à découvrir une relation tactile avec le support, avec le papier d'une autre époque.
- 42 Il faut noter que l'anonymat présent à deux niveaux – absence du nom de l'intermédiaire et absence de la signature au deuxième ajout – se complète par la référence indéfinie de la signature de la carte. En effet, le signataire reste indéfini – un (certain) Adolphe – tant que le lecteur n'a pas eu accès aux ajouts. Il est donc clair que, confronté à ces différentes sortes d'anonymat – un intermédiaire de sexe féminin dont personne ne connaît le nom, une annotation écrite à la main mais sans signature, une signature apposée à un mot personnel mais dont le signataire est inconnu – le lecteur va diriger son attention vers le support (objet retrouvé). C'est pourquoi la relation quasi-tactile prend ici toute son importance.

Ajout 3. Une validation institutionnelle

- 43 Le troisième ajout représente une double indication: le nom d'une institution spécialisée: Centre de documentation juive contemporaine accompagné d'un nom de lieu – Paris – qui sert d'adresse. Suit une indication conventionnalisée: voir le cahier hors-texte, n°6, qui situe la carte postale dans un système de classification des textes, des publications internes au Centre de documentation. Ce troisième ajout rédigé dans un langage administratif est en réalité la juxtaposition d'un label et d'un tampon et donne une dimension professionnelle à la carte postale en la fixant à l'intérieur d'un espace protégé. Il apporte au mot signé «Adolphe» une validation institutionnelle: c'est désormais un objet mis à l'abri. Le langage de cet ajout ne fait pas apparaître la voix ou la main de l'historien. Celui-ci semble effacé. Ainsi se crée encore un nouvel ancrage énonciatif, une nouvelle mise à distance, ce qui modifie encore une fois le rapport avec le lecteur : le mot

d'un Adolphe qui écrit à ses parents, mot matérialisé comme un objet retrouvé devient un «document (historique)».

Ajout 4. La voix de l'historien: l'inconnu et sa silhouette

- 44 Sous forme d'une note, cet ajout comporte des renseignements biographiques qui construisent, en partie, l'identité historique et sociale du signataire. Il s'agit d'un micro-récit : l'individu est représenté à l'aide de son nom civil, il est mis en relation avec la réalité historique qu'il subit, il est décrit en fonction des expériences collectives extrêmes auxquelles il survit. Nous sommes tentés de penser que ce type d'ajouts, dans un contexte d'intertextualité, correspond à une description définie sur le plan de l'énoncé. Dans les deux cas, il s'agit de fournir, en quelque sorte, des propriétés identifiantes au référent du nom propre, propriétés qui permettent de fixer sa référence. Or le nom «Adolphe» est une signature apposée à une parole à la 1^{ère} personne. Par conséquent, les propriétés ajoutées à l'aide d'un micro-récit ont ici un fonctionnement bien spécifique.
- 45 Rédigé par la main d'un spécialiste, l'ajout 4. fournit au signataire un patronyme et la chronologie factuelle d'une réalité vécue : sa déportation. Cette biographie partielle lie le signataire à un *moment* précis de l'Histoire mais elle le situe également *dans une réalité historique précise*, celle de l'histoire du convoi n° 35. Ajoutée comme une note en bas de page, visiblement séparée et éloignée du support (encore une mise à distance, cette fois-ci marquée par la mise en page!), ce récit, à la fois, biographique et historique maintient séparées les deux appellations et en même temps permet au lecteur de les rattacher à la même personne.
- 46 Les deux noms «Adolphe» et «Adolphe Fuchs» se rapprochent sur le plan de la forme: ils partagent le même prénom. Néanmoins leurs référents ne se confondent pas au point de constituer un individu porteur d'un corps parfaitement uni. Le nom Adolphe désigne le signataire de la carte postale, «Adolphe Fuchs» un individu qui fait sa propre expérience de l'histoire. Le premier nom signe *un propos* à la 1^{ère} personne que nous lisons comme le mot d'un fils adressé à ses parents. Le deuxième nom, doté d'une matérialité biographique et historique, de la silhouette d'un corps, permet de lire la carte postale comme un *acte en première personne*. Les deux noms sont actualisés par des énonciateurs différents et par des scripteurs différents. Ils impliquent des actes différents et, par conséquent, dissocient leur référent dans son statut par rapport à l'écriture historique. La matérialité du corps est à la fois celle du signe (prénom apposé à son propos autobiographique), celle du support (signature inscrite sur la carte) et celle du texte (l'ajout 4. du signataire). D'où une tension référentielle au sein du signataire, malgré le fait que les deux noms se rattachent à la même personne.
- 47 Sur le plan de l'énonciation, il se produit «un effet de réel»: le lecteur «voit» dans cette biographie-histoire ajoutée se constituer progressivement la silhouette d'un corps³². Au fur et à mesure que nous lisons la page, la silhouette se solidifie et nous conduit vers le nom «Adolphe Fuchs». Désigné par une nouvelle appellation et doté d'une matérialité biographique et historique, identifié par l'historien comme l'un des 29 survivants du convoi n°35, le signataire s'impose au lecteur comme un individu particulier à qui *il est arrivé l'histoire du convoi n°35*. Une autre voix se libère à côté de la voix de l'historien. Le lecteur l'identifie comme celle du rédacteur et reconnaît, dans la signature d'un inconnu, le nom d'un témoin. La carte postale se lit comme un acte de témoignage³³.

- 48 Mais ce n'est pas tout. Il est important de noter que le maintien de la tension référentielle au sein du signataire et de son corps s'accompagne d'un renouvellement systématique de la mise à distance. Tous les ajouts introduisent, on l'a vu, une mise à distance. La signature et le mot de la carte sont tenus clairement séparés du discours de l'historien et de sa voix. Il en découle une relative autonomie du support qui s'accompagne d'une relative émancipation du signataire (associé à un corps biographique). La page exhibe parfaitement cette dynamique dans laquelle est pris le mot d'Adolphe : son inscription dans un discours historique et, en même temps, son émancipation par rapport à la voix du spécialiste. La séparation est frappante entre la carte postale et les ajouts, entre les éléments internes du support (le mot, la signature, la date) et entre les différents ajouts (le titre, les notes en bas de page et les indications d'archivage etc.). Plus ces niveaux de séparation sont évidents, plus la carte postale s'impose au lecteur comme, à la fois, un objet authentique, autonome, et un acte de témoignage qui parle par lui-même.
- 49 Encore une fois, il est possible d'observer comment la parole d'autrui stabilise le nom de la signature et dans quelle mesure son fonctionnement dépend de l'espace intertextuel que représente l'écriture historique. Encore une fois, le discours du spécialiste fait apparaître le signataire dans l'autonomie de son corps (cette fois-ci biographique et historique) et, encore une fois, la voix de l'historien libère la voix du signataire.
- 50 Cet exemple ainsi que d'autres du même genre, assemblés dans des recueils d'ouvrages du même type, répètent le même modèle de présentation et de sélection de récits signés par des témoins inconnus. Ce modèle rhétorique permet de faire parler une matérialité autre et, en même temps, d'en maintenir la distance pour la laisser parler. En se soumettant à un tel régime de présentation, ces témoignages donnent accès à une réalité historique « palpable » et se rapprochent d'une matérialité documentaire. Dès lors, ils sont aptes à fonctionner comme preuves dans le cadre d'une argumentation historique.
- 51 Cependant, nous savons que les témoignages représentent une preuve fragile. En effet, il est toujours possible de mettre en question la « véridicité » des propos des témoins ou de reprocher aux spécialistes un manque de protocole professionnel, un manque de « techniques » quant à l'usage des témoignages. Les signatures des inconnus dont le pouvoir est de cautionner des événements tels qu'ils ont été vécus seraient, sur le terrain d'une histoire savante, à la fois l'instrument de la preuve et l'expression de sa fragilité.

4. Conclusion

- 52 Les trois catégories de signatures ou de noms d'auteurs – les savants, les puissants et les inconnus – sont aptes à recevoir une corporalité et/ou une voix. Ils sont aptes à s'inscrire dans un processus de matérialisation afin de participer au dispositif rhétorique de validation de l'écriture historique. En recevant un corps et/ou une voix, ces noms mobiles se stabilisent sur le plan de la référence. Néanmoins, les modes de circulation et de stabilisation varient pour les trois catégories de signatures.
- 53 Les savants trouvent leur stabilité référentielle dans la relation avec « le corps et la voix » de leurs publications. Quant aux puissants, ils se stabilisent dans la relation avec la matérialité du corps d'un acteur de l'histoire. Enfin, s'agissant des inconnus, la stabilisation de leurs noms est liée à l'autonomisation de leur corps et à l'émancipation de leur voix. C'est ainsi que l'écriture historique entre en dialogue avec les propos des

autres, manipule leurs différentes catégories de signatures et produit différentes catégories d'auteurs.

Exemples cités ou évoqués

BIBLIOGRAPHIE

- Benveniste, É. (1966), «Structure des relations de personne dans le verbe», in *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, p. 225-236.
- Cislaru, G. (2009), «Le pseudonyme, nom ou discours», dans Lecolle M., Paveau M.-A., Reboul-Touré S. (dir.), *Le Nom propre en discours, Les Carnets du Cediscor* 11, p. 39-57.
- Cormier, A. (2011), *Rôle de l'énonciation dans l'analyse linguistique du nom propre*, Thèse en Science du langage de l'Université Paris Ouest et de l'Université de Potsdam
- Fraenkel, B. (1995), «Faire avec son propre nom: le cas de la signature», dans M. Noailly (dir.) *Nom propre et nomination*, actes du colloque de Brest, Brest Université de Bretagne occidentale, 355-359.
- Foucault, M. (1969, 1994), «Qu'est-ce qu'un auteur?», *Bulletin de la Société française de Philosophie*, t. LXIV, juillet-sept., p. 81-102; repris dans *Dits et Ecrits*, Gallimard, t.I.
- Foucault, M. (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Gary-Prieur, M.-N. (1994), *Grammaire du nom propre*, Paris: Presses universitaires de France.
- Gary-Prieur, M.-N. (2005), «Où il est montré que le nom propre n'est (presque) jamais modifié», *Langue française*, n° 146, p. 53-66.
- Gary-Prieur M.-N. (2009), «Le nom propre, entre langue et discours», dans Lecolle M., Paveau M.-A., Reboul-Touré S. (dir.), *Le Nom propre en discours, Les Carnets du Cediscor* 11, p. 153-168.
- Ginzburg, C. (1989), *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion.
- Grossmann, F. (2003), «Du discours rapporté au discours autorisé, le maniement des noms d'auteur dans l'article en Sciences humaines». *Estudios de Lengua y Literatura francesas*, (14), 9-26.
- Grossmann, F. (2010), «L'Auteur scientifique, Des rhétoriques aux épistémologies», *Revue d'Anthropologie des connaissances*, n° 3, vol. 410-424.
- Jeay, C. (2005), «La signature comme marque d'individuation, La chancellerie royale française (fin 13e-15e siècle)», dans *L'Individu au Moyen Âge*, B.-M. Bedos-Rezak, D. Iogna-Prat (dir.), Aubier, Paris, 57-77.
- Jeandillou, J.-F. (1995), «Noms impropres et mondes possibles », in Noailly M. (dir.) *Nom propre et nomination*, actes du colloque de Brest, Brest Université de Bretagne occidentale, p. 343-354.
- Kleiber, G. (1995), «Sur la définition des noms propres : une dizaine d'années après», in Noailly M. (dir.), *Nom propre et nomination*, actes du colloque de Brest, Brest Université de Bretagne occidentale, p. 11-35.

Kripke, S. 1972 [1982], *La logique des noms propres (Naming and Necessity)*, trad. fr., Paris, Les Éditions de Minuit.

Léonard, Martine et Nardout-Lafarge, Elisabeth (dir.) (1996), *Le Texte et le nom*, Montréal, XYZ éditeur.

Ferrari, F. et Nancy, J.-L. (2005), *Iconographie de l'auteur*, Galilée.

Perelman, Ch. (2009), *L'Empire rhétorique, Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin.

Rancière, J. (1992), *Les Mots de l'histoire*, Paris, Seuil.

Velcic-Canivez, M. (2006), *Prendre à témoin*, Paris, Ophrys.

Velcic-Canivez, M. (2011), *La Dimension de l'adresse et la réception du témoignage*, dans D. Legallois, Y. Malgouze et L. Vigier: *L'accréditation des discours testimoniaux*, Editions Universitaires du Sud, Toulouse.

Le Goff, J. (1988), *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard.

Goubert, P. (1984), *Initiation à l'histoire de la France*, Paris, Fayard-Tallandier.

Paroles de Poilus, Lettres et carnets du front 1914-1918, sous la direction de J.-P. Guéno et d'Y. Laplume (1998), Radio France.

Lettres de Drancy, Introduction par D. Peschanski (2002), Paris, Tallandier.

Amrane-Minne D.D. (1994), *Des Femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Editions Karthala.

ANNEXES

Anexo 1

21 SEPTEMBRE 1942 199

Ajout 1

Adolphe Fuchs à ses parents
Vers le 21 septembre 1942¹

Le 20 septembre

Mes chers parents,

Où m'amène vers l'Est. Ne vous inquiétez pas, car on se reverra bientôt. J'espère que Maman s'est tout à fait rétablie. La santé est excellente ainsi que mon moral. À bientôt. Bonjour pour tous. Bons baisers.

Adolphe.

Ajout 2

Une dame de Bar-le-Duc qui a ramassé votre au passage à niveau du train².

Ajout 3

Centre de documentation juive contemporaine, Paris.
Voir le cahier bon-texte, n° 6.

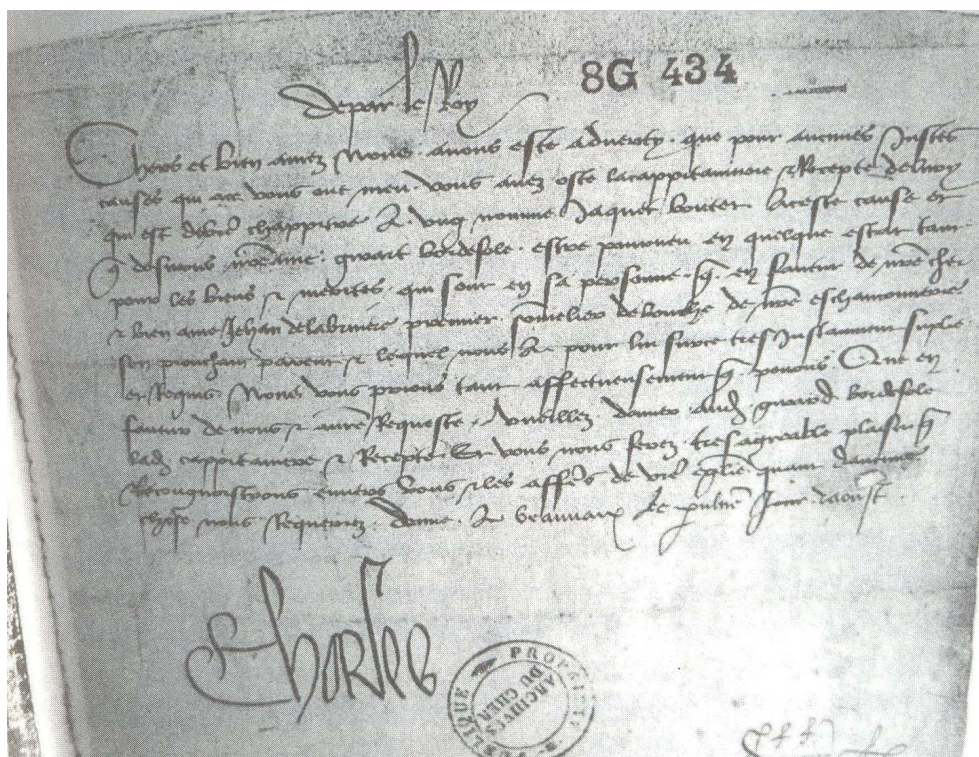
Ajout 4

1. Sur Adolphe Fuchs, voir la lettre du 22 août 1942, p. 174. Adolphe, transféré de Pithiviers à Drancy, est ramené à Pithiviers avant sa déportation. Le convoi n° 35 part de Pithiviers vers Auschwitz le 21 septembre 1942. Il comprend 173 enfants et adolescents, presque tous nés en France. Arrivé à Kosel, à 40 km d'Auschwitz, le train s'arrête, les SS font descendre 200 hommes âgés de 16 à 20 ans. Fuchs qui a d'abord été refusé, se faufile dans le groupe des travailleurs. Le convoi arrivé à Auschwitz n'aura pratiquement pas de survivants. Fuchs est envoyé à Blechhammer, un complexe chimique où travaillent 40 000 ouvriers. On y meurt de froid, de faim, d'épuisement. Évacué par les SS en 1943, il fait à pied 250 km en 12 jours avant d'être enfin libéré. Il fait partie des 29 survivants du convoi n° 35.

Ajout 2

2. Autre écriture.

Anexo 2



NOTES

1. M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, p. 14.
2. Voir C. Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, 1989.
3. Rancière, J., *Les Mots de l'histoire*, Paris, Seuil, 1992, p. 92 (souligné par nous).
4. *Op. cit.*, p. 112.
5. E. Benveniste, p. 231.
6. Je considère la signature au sens large et actuel et non pas comme un signe exclusivement lié à l'autographie. Est signature toute écriture du nom d'auteur apposé à un écrit, quel que soit le moyen de cette écriture ou le genre d'écrit.
7. Voir S. Kripke : *Naming and Necessity*, 1972, trad. fr., *La Logique des noms propres*, 1982.
8. M.-N. Gary-Prieur, M.-N., *Grammaire du nom propre*, PUF, 1994, p. 19.
9. A. Cormier, p. 352.
10. *Idem*, p. 347.
11. M.-N. Gary-Prieur, 1994, p. 25.
12. Kleiber, p. 22.
13. A. Cormier, pp. 336-338.
14. M.-N. Gary-Prieur, 2009, p. 5.
15. Comme le précise J.-F. Jeandillou: «L'auteur est nommé; le scriptor est décrit» (1995, p. 348).
16. M. Foucault, 1969 (1994), p. 86.
17. J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, p. 176.
18. Voir F. Grossmann, 2003 et 2010.
19. C'est la principale raison pour laquelle les noms d'auteur ne sont pas envisageables comme une sous-catégorie d'anthroponymes. Nous pensons plutôt que les deux types de Npr forment des

sous-catégories différentes et que les éventuels systèmes de classification des Npr de personnes et des N d'auteurs constituent des systèmes à part.

20. Ces deux derniers exemples ont été analysés avec pertinence par J.-F. Jeandillou dans sa conférence "Du nom d'auteur comme nom de personne", donnée le 26 janvier 2011 dans le cadre du séminaire d'Etudes européennes, *Le nom d'auteur: référence, textes et genres*, sous la direction d'Y. Baudelle et M. Velcic-Canivez, à l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3.

21. Cela confirme le statut discursif des pseudonymes. Cependant, comme toutes les signatures, les pseudonymes sont des noms et des actes. Ce sont des noms d'auteur et des actes de validation. C'est pourquoi ils ne sont pas envisageables comme de «purs outils discursifs», comme le pense Cislaru (Cislaru, 2009).

22. Voir C. Jeay, 2005, p. 65.

23. *Idem*, p. 56.

24. *Idem*, p. 76.

25. L'idée que la signature est un acte pragmatique, voire une série d'actes qui se confondent, est avancée par la spécialiste de la signature, Béatrice Fraenkel: «(...) l'acte pragmatique ici se confond avec l'acte documentaire» (1995, 358). Cette idée suggère que la signature pourrait être envisagée comme un instrument de transformation du support.

26. P. Goubert, 1984, pp. 105-106.

27. L'exemple le plus célèbre de ce type d'ouvrages est le recueil intitulé: *Paroles de Poilus* (1998). Nous pouvons y ajouter *Lettres de Drancy* (2002) et *Des Femmes dans la guerre d'Algérie* (1994). Voir la liste des références.

28. A. Cormier, p. 342.

29. Cela n'exclut pas la possibilité de signer une autobiographie par un pseudonyme. La production des autobiographies signées par des faux noms est importante. Néanmoins, cette pratique est bien plus rare du côté des témoignages et semble incompatible avec l'acte de témoigner.

30. «Toute argumentation implique une sélection préalable, sélection des faits et des valeurs, leur description d'une façon particulière, dans un certain langage et avec une insistance qui varie selon l'importance qu'on leur accorde.» (Ch. Perelman, 2009, p. 56).

31. *Lettres de Drancy*, p. 199.

32. Voir F. Ferrari et Nancy J.-L., 2005.

33. Cet exemple est une belle illustration du concept même de témoignage. Le témoignage n'est jamais un acte que l'on associe seulement à un auteur fonction, à un signataire qui ne serait qu'un nom. C'est un acte qui permet de cumuler trois désignateurs. Dans «je, soussigné, Pierre Dupont», je désigne le locuteur, soussigné le signataire, Pierre Dupont l'auteur. Le témoin, fondamentalement défini par sa voix, a forcément une silhouette ou un corps. C'est la silhouette d'un corps qui permet au témoin d'agir comme quelqu'un qui parle *en personne*. Ceux qui travaillent sur les récits de témoignage dans les situations extrêmes, comme par exemple, sur le corpus de la Shoah ou celui des malades du sida, donnent des exemples de manifestations du corps dans la langue et dans le discours. Afin de prouver la véridicité d'une réalité extrême, le témoin pointe sur les parties du corps portant la marque de la réalité vécue. Cette réalité n'est pas seulement inscrite dans sa mémoire, elle est aussi gravée dans son corps et peut être démontrée comme un vécu matériel.

RÉSUMÉS

L'étude traite de différentes catégories de signatures (et/ou de noms d'auteurs) et de leur fonctionnement dans l'écriture de l'histoire. L'histoire est une écriture dialogique au sens où elle s'appuie sur les écrits d'autres spécialistes, mais aussi sur une matérialité documentaire signée par des acteurs de l'histoire. En se référant à la parole d'autrui, l'historien valide son propre travail. Le principal indice de ce dialogue est le nom propre d'auteur associé à un propos qui représente pour l'historien une référence. L'étude met en évidence l'aptitude des noms d'auteur à recevoir une corporalité et/ou une voix. La thèse est la suivante: dès que le lecteur peut attribuer un corps et un certain renom à une signature, celle-ci peut être utilisée comme instrument de la preuve. Une attention particulière est portée aux signataires inconnus, aux noms des rédacteurs de «témoignages». Au centre de notre intérêt se trouvent les «ajouts» des historiens (titres, annotations, notes en bas de page, etc.) qui introduisent sur la scène académique les propos des «auteurs inconnus». Des ajouts accompagnant une carte postale, représentée dans l'ouvrage *Lettres de Drancy*, sont analysés de près.

The paper deals with different categories of signature (authors names). It questions their functioning in the process of writing history. History is a permanent dialogue: the historian refers to the texts of other specialists as well as to a variety of written material signed by the protagonists of the events. That is how history works as a scientific activity and that is how the names of other authors become rhetorical tools for legitimating the scientific interests of the historian and his discourse. The paper shows how these signatures receive a «body» and a «voice» and how they take part in the process of elaborating «material evidence».

The paper is particularly concerned with the ways the historians «prepare» documents for publication. A postcard signed by an unknown author, figuring in the book *Lettres de Drancy*, is taken as an example. The analysis is focused on the notes written by a historian. They are added in order to give the card an adequate historical context and to provide some elements for a life history. The signature of an unknown author is thus given a body.

INDEX

Keywords : writing history, authors names, signature, unknown witness, evidence

Mots-clés : écriture historique, noms propres d'auteurs, témoin inconnu, preuve

AUTEUR

MIRNA VELCIC-CANIVEZ

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3 E.A. 1061 (ALITHILA)

Maître de conférences HDR en Sciences du langage à l'Université de Lille 3. Ses recherches se situent au croisement de la linguistique textuelle et de la sémiotique. Parmi ses publications, les plus importantes concernent les enjeux linguistiques liés à la problématique testimoniale (

Prendre à témoin, 2006). Son intérêt se tourne à *présent* vers la problématique du nom propre. Depuis trois ans, elle dirige avec Yves Baudelle un séminaire du doctorat «Etudes européennes» intitulé *Le nom d'auteur: référence, textes et genres* à l'Université de Lille 3.

Associate professor in Linguistics at the University of Lille 3. In her research, she connects text linguistics and semiotics. Among her publications, the most important ones deal with the issues in relation to testimonies (*Prendre à témoin*, 2006)). More recently, she is concerned with the names. Together with Yves Baudelle and within the program of European Studies at the University of Lille, she is in charge of a doctorate seminar involved in the interdisciplinary approaches to authors names: *Authors names : reference, texts and speech genres*.